

L'HOMME
ENTRE DEUX AGES,
COMÉDIE EN UN ACTE,

K Mêleé de Couplets,
DE MM. FRANCIS ET CHARLES,

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le théâtre des Variétés, le 4 août 1814.*

~~~~~  
Prix : 1 fr. 25 cent.  
~~~~~

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire - Editeur de
Pièces de Théâtre et de Musique, rue des Bouche-
ries-Saint-Honoré, N^o. 9.

1814.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES, ET SES DEUX MAITRESSES.

FABLE.

UN homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De penser au mariage;
Il avait du comptant,

Et partant

De quoi choisir. Toutes voulaient lui plaire ;
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :

L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre ,

Mais qui réparait par son art

Ce qu'avait détruit la nature.

Ces deux veuves en badinant ;

En riant , en lui faisant fête ,

L'allaient quelquefois testonnant ,

C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille , à tout moment , de sa part emportait

Un peu du poil noir qui restait ,

Afin que son amant en fût plus à sa guise.

La jeune saccageait les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant que notre tête grise

Demeura sans cheveux , et se douta du tour.

Je vous rends , leur dit-il , mille grâces , les belles ,

Qui m'avez si bien tondu :

J'ai plus gagné que perdu ;

Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon

Je vécusse et non à la mienne.

Il n'est tête chauve qui tienne :

Je vous suis obligé , Belles , de la leçon.

Fables de La Fontaine, livre I^{er}, Fable XVII.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. BOISFLOTTÉ, propriétaire, 50 ans. *M. Potier.*

Mad. DORVILLE, riche veuve, 60 ans. *Mad. Barroyer.*

Mad. SURVILLE, jeune veuve, 20 ans. *Mlle Cuisot.*

DUBREUIL, oncle de Boisflotté, 65 ans. *M. Blondin.*

AUGUSTE, neveu de Boisflotté, 19 ans. *M. Vernet.*

GERVAIS, vieux domestique de Boisflotté.

M. Tiercelin.

La scène se passe à Paris chez M. Boisflotté.

Le théâtre représente un salon avec deux portes et deux fenêtres latérales.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL, AUGUSTE.

GERVAIS, *en dehors.*

ENTREZ, messieurs, je suis à vous dans l'instant.

DUBREUIL

Allons, mon cher Auguste, faisons une dernière tentative, notre cher parent sera peut-être plus traitable.

AUGUSTE.

Quel homme bizarre ! On ne peut compter sur rien avec lui ; tantôt il s'oppose à votre mariage et au mien, tantôt il y consent, puis il s'y oppose de nouveau... c'est une vraie girouette.

DUBREUIL.

Plus de ménagemens, mon ami, pour un homme qui a sans doute ses manies, ses ridicules, mais à qui nous avons tous deux les plus grandes obligations.

AUGUSTE :

J'en conviens ; il a pris soin de mon enfance.

DUBREUIL.

Et il prend soin de mes vieux jours. D'ailleurs ; la petite leçon qu'il va recevoir le fera revenir de ses injustes préventions. Ces dames vont mettre son cœur à de rudes épreuves.

AUGUSTE.

Je me fais une fête de le voir entre nos deux veuves, entraîné par l'une, enchaîné par l'autre, loué, blâmé, caressé et tourmenté tour à tour ; il sera bientôt las de toutes les deux.

Air: *Fidèle époux, franc militaire.*

Prendre une femme, c'est, je pense,
S'unir d'amour et d'amitié,
C'est partager son existence,
C'est en donner une moitié;
Mais en prendre deux, c'est folie;
Car, divisant ainsi son bien,
Avec deux moitiés dans la vie,
On se trouve réduit à rien.

SCÈNE II.

Les précédens, GERVAIS.

GERVAIS.

Excusez-moi, messieurs, si je vous ai fait un peu attendre: j'ai une place qui n'est plus tenable; je crois que j'en perdrai la tête. Dès le matin, il faut courir, aller, venir; porter un bouquet à l'une, un poulet à l'autre... Je vous demande un peu comme j'ai l'air d'un messager d'amour; je vous le demande.

AUGUSTE ET DUBREUIL, *riant.*

Ah! mon pauvre Gervais!

GERVAIS.

Mon maître que j'avais toujours vu si sage, aller se prendre de belle passion pour des femmes qui... Car, entre nous, ce n'est point là son fait. L'une est une petite étourdie qui ne rêve que bals, que toilette; l'autre est une vieille folle qui ne parle que de réforme, et qui, parce qu'elle est vieille, voudrait mettre des années de plus sur la tête de tout le monde; enfin ce sont deux démons, deux mauvais génies, deux....

DUBREUIL,

Nous les connaissons. Ce sont deux veuves d'un âge bien différent: l'une est madame Dorville.

AUGUSTE.

L'autre, madame Surville.

GERVAIS.

C'est cela, messieurs, c'est cela.

AUGUSTE (*bas à Dubreuil.*)

Ces dames n'ont pas perdu de tems.

DUBREUIL (*à Auguste.*)

Oh ! elles s'entendent bien.

GERVAIS.

Ah ! messieurs , si vous saviez combien de contrariétés elles me font éprouver ! Je n'ai jamais fait un pareil service.

Air : De la catacoua.

Il faut mener , vieux domestique ,
 Ou bien impertinent jockey ,
 Une demi-fortune antique ,
 Ou bien un élégant boguëy.
 Soit que je sorte ou que je reste ,
 Ces dames , pour m'embarasser ,
 Pour me lasser ,
 Me harasser ,
 Trouvent enfin pour me faire chasser ,
 Gervais trop lourd , Gervais trop lesté ;
 Je ne sais sur quel pied danser.

Même air.

Je plains sur-tout mon pauvre maître
 Depuis le jour malencontreux
 Où le hazard lui fit connaître
 Les démons qui troublent ces lieux.
 Chacune à son tour le balotte ,
 S'il veut dormir ,
 Le fait sortir ,
 S'il veut penser ,
 Le fait valser ,
 En un instant enfin le fait passer
 Du mennet à la gavotte ;
 Il ne sait sur quel pied danser.

DUBREUIL-

Prends courage , mon pauvre Gervais ; ces deux dames ne sont pas aussi ridicules qu'elles te le paraissent : tu apprendras plus tard à les connaître.

AUGUSTE.

En attendant , observe bien la conduite de ton maître ; rends-nous un compte exact des progrès de son amour pour l'une ou pour l'autre. Soumets-toi à tout ce qu'il voudra , à tout ce qu'elles t'ordonneront , et compte sur nous.

DUBREUIL et AUGUSTE.

Air : *Comm' ça vient, comm' ça passe.*

Mon ami , sois fidèle ,
Tes tourmens vont bientôt cesser :
De tes soins , de ton zèle
Nous saurons te récompenser.

AUGUSTE.

Point de vaines remontrances ;
Il faut te soumettre à tout.
Allons , de la patience !

GERVAIS.

Ma patience est à bout.

DUBREUIL et AUGUSTE.

Mon ami sois fidèle , etc.

GERVAIS.

Ensemble.

Messieurs , d'être fidèle
Gervais ne peut pas se laisser ;
Mais pour prix de son zèle ,
Peut-être il se fera chasser. (*Gervais sort.*)

SCÈNE III.

DUBREUIL , AUGUSTE , BOISFLOTTE.

BOISFLOTTE.

Ah ! ah ! c'est vous , messieurs ! Comment vont les amours ?

DUBREUIL.

Mais c'est à vous qu'il faut faire une pareille question.

AUGUSTE.

Oui , mon oncle , le bruit de vos bonnes fortunes se répand dans tout Paris.

BOISFLOTTE.

C'est vrai ; j'ai quelques succès auprès des femmes : c'est assez naturel. Je suis bon enfant , moi , je fais tout ce qu'elles veulent. Et vous , messieurs , vous devenez sages ; vous renoncez à vos projets ?.....

AUGUSTE.

Oui , mon oncle , je veux me ranger , je songe sérieusement à me marier.

BOISFLOTTÉ.

Taisez-vous, jeune homme. Le respectable père de famille que cela ferait !... Un enfant ! au lieu de parler mariage, vous devriez retourner à l'école.

AUGUSTE.

Air : Vers le temple de l'hymen.

Quoi ! vous blâmez de tels nœuds !
 Croyez-vous qu'il soit plus sage,
 Pour songer au mariage,
 D'attendre que l'on soit vieux ?
 Dans l'art d'aimer et de plaire,
 Mon oncle, c'est le contraire,
 Un docteur, pour l'ordinaire,
 N'y vaut point un bachelier.
 Femme, qui sait s'y connaître,
 En amour au plus vieux maître
 Préfère un jeune écolier.

BOISFLOTTÉ.

Vous l'entendez, mon oncle, qu'avez-vous à répondre à cela ?

DUBREUIL.

Oh ! ma réponse est toute prête.

Air : Vaud. de Partie carrée.

Puisqu'en ménage il est plus d'une peine,
 Et que d'hymen les devoirs sont bien lourds,
 A dix-neuf ans, pourquoi prendre une chaîne
 Qu'il faut traîner le reste de ses jours ?
 En vérité, moi je trouve plus sage
 De s'enchaîner sur ses vieux ans ;
 Car si du moins on est dans l'esclavage,
 Ce n'est pas pour long-tems.

BOISFLOTTÉ.

Et vous aussi !... Allons comme vous voudrez, vous êtes majeur, vous n'aurez pas de sommations respectueuses à me faire ; mariez-vous. Je veux même tenir votre premier enfant. Mais non, je vous aime trop l'un et l'autre pour consentir à de pareilles folies. Voici mon dernier mot : vous, Auguste, vous êtes trop jeune pour songer à vous marier.

DUBREUIL.

Et moi ?

BOISFLOTTÉ.

Et vous, vous êtes trop vieux.

DUBREUIL.

Allons, nous vous quittons ; mais avant la fin du jour, nous espérons vous voir revenir de vos préventions.

AUGUSTÉ et DUBREUIL.

Air : *Vaud. du Secret de Madame.*

D'aimer c'est en vain qu'on s'exempte
Tôt ou tard il faut faire un choix,
Car à vingt ans comme à soixante
L'amour ne perd jamais ses droits.

BOISFLOTTÉ.

De former un lien si tendre,
Songez qu'il vous est défendu.
Mon neveu doit encore attendre,
Et mon oncle a trop attendu.

DUBREUIL et AUGUSTÉ.

D'aimer c'est en vain qu'on s'exempte, etc.

BOISFLOTTÉ.

Ensemble.

A la fin, je m'impatiente,
Messieurs, pour la dernière fois ;
Du fol amour qui vous tourmente
Ne faites plus valoir les droits.

SCÈNE IV.

BOISFLOTTÉ, *ensuite Gervais avec deux lettres à la main.*

BOISFLOTTÉ *sonne.*

Gervais ! Gervais ! eh bien ! voilà une heure que je sonne. Es-tu sourd ?

GERVAIS.

Non, monsieur ; mais je ne puis répondre à tout le monde à la fois. Voyez, encore deux lettres que je viens de recevoir pour vous.

BOISFLOTTÉ *lisant.*

Ah ! c'est de madame Dorvillé.

« Comment avez-vous passé la nuit, mon respectable ami ? J'ai appris avec peine qu'hier vous avez fait un boston qui vous a mené fort tard, et vous

« n'êtes rentré qu'à près de dix heures. Vous
 « vous tuerez.... » Elle a raison, cette bonne
 vieille, je me tuerais si je continue. « Je veux mettre
 « fin à tous ces desordres; j'irai vous voir ce matin.
 « Adieu. Si vous m'aimez, ménagez vous pour vous
 « et pour moi. » (*Riant.*) Ah! ah! ah! Allons, on
 se ménagera. Dans le fait, je me suis trop prodigué jus-
 qu'à présent.... Ah! ah! madame Surville! Que
 peut-elle m'écrire?

(*Lisant l'autre lettre.*) « Mon cher, qu'êtes-vous
 « devenu hier au soir? J'avais mille choses à vous
 « dire; j'ai éconduit tout mon monde le plus tôt pos-
 « sible; je vous ai cherché, et ne vous ai pas trouvé. »
 Ah? mon dieu, où étais-je?

GERVAIS.

Vous étiez dans votre lit; vous vous êtes couché
 à 9 heures et demie.

BOISFLOTTÉ.

Non, à dix heures moins un quart.

(*Lisant.*) « Vous êtes un monstre! mais je vous
 » pardonne. J'irai ce matin vous demander à de-
 » jeuner; vous dinerez chez moi: c'est mon jour de
 » loge à l'opéra, nous irons voir un acte du nou-
 » veau ballet. Tout à vous, SURVILLE. »

Hein! Gervais, conviens que cette femme là est
 charmante; elle ne peut pas se passer de moi. Comme
 l'amour vient pourtant! c'est l'éclair, l'étincelle
 électrique... qu'en penses-tu Gervais?

GERVAIS.

Moi, monsieur, je pense que lorsque l'on a la
 goutte aux pied, il ne fait pas bon courir deux liè-
 vres à la fois; je pense qu'à 50 ans bien sonnés, il
 ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts,
 je pense...

BOISFLOTTÉ.

Allons Gervais, taisez-vous.

GERVAIS.

Non, monsieur, grondez-moi, battez-moi, chas-
 sez-moi, vous ne m'empêcherez pas de vous dire
 que vous n'avez rien de mieux à faire que de rester
 garçon... Moi, qui ai été marié trois fois, je dois

savoir ce qu'en vaut l'aune. Oh ! les femmes ! les femmes !

Air : Daignez m'épargner le reste.

Ma première était une agnes
Qui dans son heureuse ignorance
Aux galants charmés de ses traits
Donnait plus que de l'espérance.
Ma seconde était sans raison,
Jalouse et colère à l'extrême ;
Ma troisième était un démon,
Qui brisait tout dans la maison....
Dieu m'épargne la quatrième !

BOISFLOTTÉ.

C'est bon. Va vite faire préparer mon déjeuner.

GERVAIS.

Votre chocolat comme à l'ordinaire ?

BOISFLOTTÉ.

Et non , imbécille ! un déjeuner à la fourchette.
Des huîtres , du café... allons cours.

GERVAIS.

J'y vais , j'y vais. (*revenant*) Mad. Dorvillé.

BOISFLOTTÉ.

Quel contretems. (*Gervais sort.*)

SCENE V.

BOISFLOTTÉ , Mad. DORVILLÉ.

Mad. DORVILLÉ.

Air : Bonjour mon ami Vincent.

Bonjour , petit libertin ,
Votre conduite est jolie
Mais je viens de grand matin,
Réprimer votre folie,
Quoi , monsieur , court tout la nuit ,
Rentre se coucher lorsque le jour luit !
Allez , cette joyeuse vie
Peut aux jeunes gens offrir des appas :
Si ça leur va bien , ça ne vous va pas.

BOISFLOTTÉ.

Oh ! par exemple ; c'est de la calomnie , cela. Il n'était pas onze heures que je dormais comme un bien heureux.

Mad. DORVILLÉ.

Ah ! ce n'est point ainsi que se conduisaient nos pères : les vieillards et les enfans ne dorment jamais assez.

BOISFLOTTÉ.

Les vieillards et les enfans soit ; mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Quel âge me donnez vous donc, madame ?

Mad. DORVILLÉ.

Je crois que vous frisez de près la soixantaine.

BOISFLOTTÉ.

Vous plaisantez ? je n'ai encore que 50 ans.

Mad. DORVILLÉ.

Vous avez beau dire , mon cher ; vous êtes vieux, plus vieux que vous ne pensez... franchement : êtes-vous ce que vous étiez à vingt ans ?

BOISFLOTTÉ.

Je sens bien que je ne suis plus tout à fait le même. Cependant de tems en tems , j'ai des petits retours de jeunesse qui me ragaillardissent au point que...

Mad. DORVILLÉ.

Prenez-y garde.

BOISFLOTTÉ.

Oh ! ce n'est pas dangereux.

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

Rassurez-vous , madame,
Ce tendre sentiment ,
Cette brûlante flamme
Ne duré qu'un moment.
Voyez sans conséquence,
Cet éclair de desin.
Pour un instant , je pense ,
On peut bien rajeunir ,
Ça fait toujours plaisir.

Mad. DORVILLÉ.

J'en conviens ; ça fait plaisir. Les soupers , les fêtes , les bals , tout cela est charmant. Mais cela dérange la fortune , cela altère la santé.

BOISFLOTTÉ.

Ah ! madame , à qui le dites-vous ? je ne suis pas maître de moi , je me laisse entraîner par le premier venu ; je fais des sottises , je m'en repens , et puis je recommence : enfin je me lance à corps perdu dans un océan de délices où je me noierais à coup sûr si une main charitable ne venait m'en tirer pour me plonger dans...

Mad. DORVILLÉ.

Dans votre fauteuil , mon ami ; c'est là votre place. Rapportez-vous-en à moi sur le soin de calmer cette effervescence qui peut vous être nuisible. Il vous faut suivre un régime.

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

D'abord , le matin
On prend dans son bain ,
Ou tilleul ou violette ,
On déjeune après
Avec un œuf frais ,
Et la petite mouillette ,
Au Luxembourg
On fait un tour.
On dine.
Si par bon ton ,
Par hazard on
Voisine ,
Dès que l'on a fait
Son cent de piquet ,
Vers son lit on s'achemine.

BOISFLOTTÉ.

Comment donc ? voilà une existence délicieuse.

Mad. DORVILLÉ.

Si elle vous convient , vous la partagerez avec moi.

Air : *Du Bouffe et le Tailleur.*

Je veux avoir un mari sage ,
Un homme mûr , d'un moyen âge ,
Ni trop bouillant , ni trop glacé ,
Ni trop bien fait , ni trop cassé ,
Ni trop fou , ni trop raisonnable ,
Ni trop bourru , ni trop aimable.

BOISFLOTTÉ.

Je suis le mari qu'il vous faut ,
Madame , je n'ai rien de trop.

Mad. DORVILLÉ.

En ce cas, je vais de ce pas chez mon notaire pour faire dresser notre contrat de mariage.

BOISFLOTTÉ.

Voilà j'espère une union assez raisonnable.

Mad. DORVILLÉ.

Mon ami, si notre ménage n'est pas des plus jeunes, il sera je crois des plus heureux.

Air : Comme le vin rajeunit la vieillesse :

Dans le jeune âge, une bouillante ivresse
Produit bientôt de volages amours ;
J'aime bien mieux le feu de la vieillesse,
Il est moins vif, mais il dure toujours,

BOISFLOTTÉ.

Zéphir léger s'envole loin de Flore,
Mars pour la gloire abandonne Cypris,
Le vieux Titon rajeunit pour l'Aurore,
Et Philémon vieillit avec Baucis.

Ensemble.

Dans le jeune âge une bouillante ivresse, etc.

(*Madame Dorvillé et Madame Surville se rencontrent dans le fond du théâtre, et se font des signes d'intelligence.*)

SCÈNE VI.

BOISFLOTTÉ, *seul.*

Ah! mon Dieu! je tremblais que Madame Surville ne vint troubler notre entretien. Dans le fait, cette bonne madame Dorvillé est bien mieux la femme qu'il me faut; elle a de l'âge, je ne suis pas jeune; du bien, je ne suis pas pauvre, de l'esprit, je ne suis pas sot... c'est vraiment une bonne fortune pour moi.

SCÈNE VII.

BOISFLOTTÉ, Mad. SURVILLE (*en élégante du jour.*)

Mad. SURVILLE.

Air : J'aime les amours, qui toujours, etc. :

Vive la maison
D'un garçon !

Là sans façon
On rit,
On s'attendrit;
Là, le jour
Serait tout à l'amour
Si l'amitié
N'en prenait la moitié.

Dans plus d'un salon
Du grand ton,
L'ennui souvent
Vient assiéger un grand,
Tandis qu'en un petit réduit
A petit bruit,
Le plaisir nous conduit.

Vive la maison, etc.

Pardon, mon cher, je viens un peu tard; mais quand il faut sortir le matin, je n'en finis pas. C'est le coiffeur, la couturière, la marchande de modes, des billets à répondre... Eh! mais, qu'avez-vous donc? vous avez l'air de penser.....

BOISFLOTTÉ.

Qui, moi? jamais madame..... certaine affaire qui m'occupe....

Mad. SURVILLE.

Les affaires après les plaisirs.

BOISFLOTTÉ.

A mon âge, madame, il faut de l'ordre.

Mad. SURVILLE:

A votre âge, mais regardez-vous donc. En trouverez-vous beaucoup d'aussi bien conservés que vous? Voilà le privilège des hommes aimables: ils ne vieillissent pas..... Voyons, que vous manque-t-il? vous ne portez pas de besicles comme la plupart des nos jeunes gens.

BOISFLOTTÉ.

Dieu merci, j'ai encore la vue assez bonne.

Mad. SURVILLE.

Vous courez comme un lièvre.

BOISFLOTTÉ.

J'ai le jarret assez ferme.

Mad. SURVILLE.

Vous avez bon appétit.

BOISFLOTTÉ.

J'ai un estomac de fer.

Mad. SURVILLE.

Et vous vous trouvez vieux ?

BOISFLOTTÉ.

Oh ! vieux ! pas absolument.

Air : *Monseigneur vous ne voyez rien.*

J'ai pourtant quelques maux de dents,

Quelques douleurs de sciatique ,

J'ai mon asthme de tems en tems ,

Je suis un peu paralytique ;

Me croyant au dernier moment ,

J'ai fait deux fois mon testament ;

Mais, mais, ce n'est rien ,

A ça près, je me porte bien.

Mad. SURVILLE.

Non, non, ce n'est rien ,

Mon cher, vous vous portez très-bien.

Mettez donc de côté toutes vos idées de sagesse, prenez un air plus gai, plus délibéré ; parlez-moi des modes nouvelles, contez moi vos bonnes fortunes, dites-moi en passant un mot de votre amour, mais pas trop sérieusement ; brodez moi quelqu'anecdote sur l'homme du jour ou la femme à la mode ; avec cela le déjeûner qui, j'espère, va arriver, la critique de la pièce tombée, un mot de politique, une chanson du caveau ; et l'heure d'aller au bois viendra sans nous en apercevoir.

BOISFLOTTÉ.

Quelle drôle de petite femme !

Mad. SURVILLE.

Air : *Fille avant le mariage.*

Fuyons l'austère sagesse ,

Dépensons gaîment nos jours ;

La raison par sa tristesse

Effarouche les amours :

Le sage n'a de la vie

Que les ennuis les dégoûts ,

L'aimable et vive folie

Du sort fait braver les coups ;

Entre nous (*bis*)

Le bonheur est pour les fous.

BOISFLOTTÉ.

Il faut que je vous fasse une confiance. J'ai eu ce matin la visite d'une vieille dame...

Mad. SURVILLE, (*à part*).

Madame Dorvillé.

BOISFLOTTÉ.

Qui me veut du bien : mais elle me parle sans cesse de sagesse, de sobriété; c'est fort beau et fort bon, mais ce n'est pas de notre âge... Nous allons tâcher de rire un peu. (*chantant*).

Entre nous (*bis*).

Le bonheur est pour les fous.

(*Il appelle.*) Gervais! Gervais!

SCENE VIII.

Les précédens, GERVAIS.

BOISFLOTTÉ.

Le déjeuner?

GERVAIS.

Voilà, monsieur, j'attendais vos ordres.

(*On apporte une table servie.*)

BOISFLOTTÉ prenant la main de Mad. SURVILLE pour la conduire à table.

En vérité, madame, vous le croirez si vous voulez; il y a plus de 25 ans que je ne me suis trouvé aussi bien portant.

Mad. SURVILLE.

Nous allons boire à une aussi belle santé.

BOISFLOTTÉ, *bas* à GERVAIS.

Je n'y suis pour personne.

GERVAIS, *bas*.

Mais, Mad. Dorvillé?

BOISFLOTTÉ.

Personne, c'est clair. (*Gervais sort*) Madame, voilà une bouteille de Clos-Vougeot qui se recommande à vous.

* Mad. SURVILLE.

Savez-vous, mon cher, qu'il faut toute l'amitié, toute l'estime que j'ai pour vous, pour rendre ex-

cusable aux yeux du monde la démarche que je fais aujourd'hui.

BOISFLOTTÉ.

Comment donc, mais aux termes où nous en sommes, ça me paraît tout simple. Que voulez-vous qu'on dise à des gens qui s'aiment ? est-ce notre faute si nous nous convenons ? Si vous me semblez jolie, si je vous semble aimable ?

Mad. SURVILLE.

Le monde est si méchant !

BOISFLOTTÉ.

Méchant tant que vous voudrez ; mais je ne suis pas bon non plus, moi.

Mad. SURVILLE.

Calmez-vous ; mon ami... au fait on aurait tort de nous blâmer.

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

Si vous êtes dans votre automne,
Si moi, je suis dans mon printemps,
Un même intérêt nous ordonne
De former des liens constans :
De ces deux saisons de la vie
Rapprocher ainsi les douceurs,
Par la chaise la plus jolie,
C'est unir les fruits et les fleurs.

BOISFLOTTÉ.

Le fait est, qu'à une vingtaine d'années près, nous sommes les époux les mieux assortis qu'on puisse voir. Que d'envieux nous allons faire ! je les vois d'ici chercher à troubler notre petit ménage.

Mad. SURVILLE.

Soyez toujours aimable, et vous n'aurez rien à redouter. (*ils se lèvent de table.*)

Air : *L'hymen est un lien charmant.*

L'hymen est un voyage heureux,
Quand les époux qu'amour rassemble,
Au même pas marchent ensemble
Et se soutiennent tous les deux ;
Mais, lorsque ralenti par l'âge,

Le mari s'arrête en chemin,
Alors la femme la plus sage,
A bon droit devenant volage,
Peut prendre le bras du voisin
Pour finir gaîment le voyage.

(*On entend du bruit en dehors.*)

SCENE IX.

Les précédens , GERVAIS.

BOISFLOTTÉ.

Eh bien ! qu'est-ce qui vient nous troubler ?

GERVAIS.

C'est un notaire qui voulait absolument vous parler au sujet de votre contrat de mariage.

BOISFLOTTÉ, (*bas à Gervais.*)

Tais-toi donc.

M^{ad.} SURVILLE.

Comment, vous vous êtes déjà occupé de notre contrat ? Je vous reconnais à un tel empressement.

GERVAIS, (*à part.*)

Qu'est-ce qu'elle dit donc son contrat.. (*haut.*) Vous n'y êtes pas, madame, il s'agit ici de.....

BOISFLOTTÉ, (*bas.*)

Chut ! maudit bavard !

M^{ad.} SURVILLE.

Je vois que vous avez voulu me ménager une surprise. C'est très aimable.

BOISFLOTTÉ.

Quand il s'agit de plaisir, je ne remets jamais au lendemain.

M^{ad.} SURVILLE.

Mon cher, nous avons le temps d'attendre : ce n'est point ici un mariage *in extremis*..... mais puisque vous le voulez absolument, avant d'aller au bois nous passerons chez votre notaire pour faire préparer notre contrat ; ensuite nous courrons un peu les boutiques, je vous jeterai en passant chez Ashley, Léger, Michalon ; dans une heure vous ne serez pas reconnaissable.

BOISFLOTTÉ.

Je m'abandonne à vous.

GERVAIS, (*lui présentant sa canne et son chapeau.*)
Suivrai-je monsieur?

Mad. SURVILLE.

Non, tu es trop mal fagoté. Allons sortons.

Air : *Walse de Psyché.*

Profitions de notre jeunesse ,
L'âge vient et le tems nous presse:
Notre hyver est pour la sagesse ,
Nos beaux jours
Sont pour les amours.

Au bois, en leste équipage,
Fesons sous l'ombrage
Un petit voyage,
Courons tour-à-tour
Concert, bals, spectacles;
Soyons les oracles
Des modes du jour.

Ensemble.

Profitions de notre jeunesse, etc.

SCENE X.

GERVAIS, *seul.*

Ah! mon dieu! mon dieu! quel homme dérangé!
il me perdrait... si un pareil exemple pouvait quelque
chose sur moi: mais, dieu merci, j'ai des principes qui
sont si fortement enfoncés là dedans, que rien ne peut
me faire broncher..... A-t-on jamais vu pareille
chose! il prend une femme, et dans le même moment
il court après une autre.

Air : *Voyage désormais qui voudra.*

Ah! vraiment, pour sa faible tête,
Deux femmes, c'est un trop grand poids ;
Je crois voir une pauvre bête
Qui porte deux bats à la fois.
Quand on a double guide,
Chacun tire la bride,
Et l'on est maltraité
De tout côté.

Envain, il gémit, il se damne
Avec de semblables lutins,
C'est tous les matins
De nouveaux desseins,
De nouveaux refrains,
De nouveaux chagrins.
Des trains! (4 fois.)

(*Il parle.*) Qu'il ne sait à laquelle entendre... il
donne raison à chacune d'elles ; l'une l'agace, l'autre
minauda : il les mange des yeux toutes les deux ; et
reste là.. .

C'est l'âne
Entre deux picotins.

SCENE XI.

GERVAIS, DUBREUIL, AUGUSTE.

GERVAIS.

Ah ! voilà encore ces deux messieurs. Ils ont l'air
bien agité.

AUGUSTE.

Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux rien entendre.

DUBREUIL.

C'est plutôt moi qui ai sujet de me plaindre.

Air : Je suis colère et boudeuse.

C'est moi seul que l'on abuse,
C'est moi seul qui suis dupé.

AUGUSTE.

Sa conduite est sans excuse,
La perfide m'a trompé.

DUBREUIL.

A l'entendre, sa tendresse
Abuserait mon neveu.

AUGUSTE.

Pour mon oncle sa faiblesse,
Ne devait être qu'un jeu.

DUBREUIL.

Femme ayant la soixantaine,
Pour réchauffer son hyver,
Cherche à former une chaîne,
Avec un homme encor verd.

AUGUSTE.

Pour avoir un équipage,
Des laquais, une maison,
Femme coquette et volage
Epouse un vieil harpagon.

Ensemble.

Peste soit du stratagème!
J'en suis le premier puni;
Car c'est mon oncle
mon neveu qu'on aime,
Et c'est moi qui suis trahi.

DUBREUIL.

Quand je vous dis que j'ai appris chez le notaire de
mon neveu que le contrat se préparait.

AUGUSTE.

Oui, pour madame Surville.

DUBREUIL.

Eh! non, pour madame Dorvillé.

AUGUSTE.

Pour madame Surville, vous dis-je, je le tiens du
notaire d'où je sors à l'instant.

DUBREUIL.

Quel entêtement!

AUGUSTE.

Quelle obstination!

DUBREUIL.

Mais voici Gervais qui va éclaircir nos doutes.

GERVAIS.

Messieurs...

AUGUSTE.

Parle, que sais-tu? qu'as-tu vu? que s'est-il passé
depuis ce matin?

GERVAIS.

Rien, que ce qui se passe tous les jours. Nos veuves
sont venues, comme à l'ordinaire, engeoler mon
maître, et me faire endiabler.

AUGUSTE.

N'a-t-il pas été question de mariage?

GERVAIS.

Oui, messieurs.

AUGUSTE ET DUBREUIL.

Avec qui ?

GERVAIS.

Avec ces deux dames.

DUBREUIL.

Que veux-tu dire ?

AUGUSTE.

Il n'a sans doute pas la prétention de les épouser toutes les deux.

GERVAIS.

Ma foi, messieurs, je ne sais pas ce qu'il veut faire. Mon maître s'amuse, je n'ai pas le droit de l'en empêcher. L'une, voyez-vous, est, peut-être, une affaire de convenance, et l'autre une affaire d'agrément.

AUGUSTE.

Mais enfin, n'aperçois-tu pas qu'il ait quelque préférence ?

Air : *De la Parole.*

GERVAIS.

Oui, la vieille a certain aplomb
Qui convient bien mieux à son âge ;
La jeune a certain air fripon
Qui désarmerait le plus sage ;
De la raison il est épris,
Mais du plaisir, il est l'apôtre ;
Chacune est pour lui d'un grand prix,
Et je crois son parti bien pris ;
Il épousera (*bis.*) l'une ou l'autre.

AUGUSTE.

Imbécille !

DUBREUIL.

Nous voilà bien avancés !

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

GERVAIS.

Mais voici mon maître qui rentre. Si vous voulez ne pas être vus, entrez dans ce cabinet.

DUBREUIL.

C'est cela. Là nous pourrons tout voir et tout entendre, et nous saurons enfin à quoi nous en tenir.

Air : Du Mystère.

Patience,
L'apparence
Peut-être nous allarme à tort :
En silence,
La prudence
Nous dit d'attendre notre sort.

A Auguste :

N'accuse point ta belle,
Il vaut encor mieux, mon ami,
Qu'elle soit infidèle
A l'amant qu'au mari.

Ensemble.

Patience, etc.

(*Ils entrent dans le cabinet, et Gervais va au devant de son maître.*)

SCENE XII.

GERVAIS, BOISFLOTTÉ.

BOISFLOTTÉ, *rentrant tout essoufflé et se jetant dans un fauteuil.*

Ah ! mon dieu ! quelle gaillarde !... Nous sommes entrés dans plus de cent boutiques ; je suis rompu, moulu..... Peste soit du bottier, du tailleur et du coiffeur ! c'était à qui m'ôterait mes souliers de buffle, m'arracherait mon habit de velours et me raserait la tête, pour m'affubler de ce maudit costume.

Air : A ma Margot.

Je suis comme dans un étau,
Qu'il faut souffrir pour être beau !
Cette perruque, qui me gêne,
Me donne déjà la migraine ;
Ce frac est trop court de moitié ;
Ces bottes me blessent le pied,
Ah ! mon dieu ! (*bis.*)
Mon dieu ! que la mode
Est donc incommode !
Je suis comme dans un étau,
Qu'il faut souffrir pour être beau !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DORVILLE.

Mad. DORVILLE.

Je vous attrape donc enfin, monsieur ! En vérité, vous voilà dans un joli équipage ! Vous n'avez pas de honte de prendre un pareil costume !...

BOISFLOTTÉ.

Ah ! ne m'en parlez pas. Si vous saviez tout ce que je souffre depuis que je suis là dedans.

Mad. DORVILLE.

Je sais ce qu'il vous en coûte.

Air : *Ah ! le bel oiseau :*

Ah ! le bel oiseau vraiment !
Comme à son aise on le plume !

Il a le rare talent
De plaire avec son argent.

Pour ce phénix, aujourd'hui,
Jeune beauté se consume ;
Ce qui l'enflamme pour lui,
Est-ce sa goutte ou son rhume ?

Ah ! le bel oiseau vraiment, etc.

GERVAIS.

Elle lui rive joliment son clou.

BOISFLOTTÉ.

Ah ! madame, un peu de pitié pour son semblable.

Mad. DORVILLE.

Pauvre dupe ! Vous ne voyez pas que c'est votre fortune seule que l'on convoite ? Le joli mariage ! Je vous donne seulement huit jours pour m'en dire des nouvelles.

Air : *De la Rosière :*

Quand, dans sa folie,
Vieillard qui s'oublie
De femme jolie
Achète la main,
En vain on en glose,
Il voit tout en rose,
Mais c'est autre chose
Dès le lendemain.

Bien moins discrète,
Notre coquette,
Pour sa toilette
Dissipe son bien.
Ah ! le pauvre homme !
Il faut voir comme
Chacun le nomme
Mais il n'en sait rien.
De cette conduite,
Si l'époux s'irrite,
La belle le quitte
Et trouve un appui :
Du mari crédule
La plainte circule ;
Mais le ridicule
Retombe sur lui.

BOISFLOTTÉ.

Mon dieu ! je vois bien à quoi je serais exposé avec une petite femme de ce genre là.... Vous m'en voyez bien revenu. Pardonnez-moi cette escapade, et resserrons les nœuds que nous voulions former.

Mad. DORVILLE.

Je renouerais avec un homme comme vous ? Si j'en avais la faiblesse, vous m'entraîneriez bientôt.

BOISFLOTTÉ.

Moi, vous entraîner, femme respectable !.... Ce petit cœur ne serait donc pas insensible ?

Mad. DORVILLE.

Hélas !

BOISFLOTTÉ.

Vous soupirez ?

Mad. DORVILLE.

Moi, soupirer pour un perfide comme vous !

BOISFLOTTÉ.

Si, vous avez soupiré ; je l'ai vu.... Pourquoi vous en défendre.... J'ai eu des torts, j'en conviens ; mais à l'avenir, je serai plus sage.

Mad. DORVILLE.

Vous me le promettez.

BOISFLOTTÉ.

Je vous le jure.

Mad. DORVILLE.

Commencez donc par prendre un costume plus conforme à votre âge et à votre condition. (*Elle parle bas à Gervais.*)

BOISFLOTTÉ.

Voilà l'homme, je vous le livre ; taillez , rognez ;
je me sou mets à tout.

S C E N E X I V.

Les précédens. Mad. SURVILLE (*faisant des
signes d'intelligence à Mad. Dorvillé.*)

GERVAIS (*à part*).

Allons, le voilà entre deux feux ! (*Il ôte la perruque
blonde et place sur la tête de son maître
la perruque à la financière.*)

Mad. DORVILLE.

Voilà au moins une perruque qui vous tiendra la
cervelle et les oreilles chaudes. (*Lui présentant un
miroir.*) Tenez , regardez-vous ; n'êtes-vous pas beau-
coup mieux ?

BOISFLOTTÉ (*apercevant dans le miroir madame
Surville*)

Que vois-je ? madame Surville !

Mad. SURVILLE.

Y pensez-vous de prendre une pareille coiffure ?

BOISFLOTTÉ (*embarrassé*).

C'est madame. ...

Mad. SURVILLE.

Je suis votre femme, et j'ai seule le droit de vous
coiffer.

Mad. DORVILLE.

Monsieur est mon mari et ne sera coiffé que par
moi.

Mad. SURVILLE.

Lui, votre mari !

Air : Quinque de Félix.

Réponds, ingrat, ne suis-je pas ta femme ?

Mad. DORVILLE.

Réponds, ingrat, ne suis-je pas ta femme ?

BOISFLOTTÉ.

Finissez donc (*bis*) ; quel courroux vous enflamme ?

(*Allant de l'une à l'autre.*)

Madame... Madame....

Les femmes ensemble.

Ne m'as-tu pas donné ta foi ?

Tu ne dois obéir qu'à moi.

Mad. SURVILLE.

Chasse d'ici cette étrangère,
Ou dans l'instant je brise tout.

Mad. DORVILLÉ.

Tu vas voir de quelle manière
J'agis lorsqu'on me pousse à bout.

BOISFLOTTE.

Finissez donc (*bis*)
Ah ! j'en perdrai la raison.

Les deux femmes.

Point de pardon (*bis*)
Pour ton indigne trahison.

Madame Dorvillé prend la perruque blonde des mains de Gervais et la jette par la fenêtre, madame Surville prend la perruque à la financière sur la tête de Boisflotté et la jette par la fenêtre opposée.

SCÈNE XV et dernière.

Les précédens, **DUBREUIL** et **AUGUSTE** dans le fond, (*ils font des signes à ces deux dames*).

BOISFLOTTÉ.

En finirez-vous, mesdames ? Est-ce une gageure ?
(*Gervais lui donne son bonnet de velours.*)

Mad. DORVILLÉ.

Comment, perfide ! vous n'avez pas de honte de m'exposer à un pareil scandale ?

Mad. SURVILLE.

Comment, monstre ! vous ne rougissez pas de m'exposer à un pareil affront !

Mad. DORVILLÉ.

Vous me trompez ; et pour qui ? pour une jeune extravagante qui se joue de vous, et qui s'est promise à votre neveu.

BOISFLOTTÉ.

Est-il possible ! comment, Auguste ?

AUGUSTE.

Madame m'avait donné quelques espérances, mais mon respect pour vous...

Mad. SURVILLE.

Vous me trahissez ; et pour qui ?... pour une vieille folle qui se moque de vous, et qui est engagée à votre oncle.

BOISFLOTTÉ.

Serait-il vrai? quoi! Dubreuil!..

DURREUIL.

Madame m'avait permis de penser à elle; mais la crainte de vous déplaire. ..

BOISFLOTTÉ.

A merveille! que répondez-vous à cela, mesdames?

Mad. SURVILLE.

Rien. Votre neveu a pu me convenir un jour, je ne vous connaissais pas alors. Je ne veux plus de lui, je veux de vous; et vous serez mon mari.

BOISFLOTTÉ.

Quelle effronterie! (*à madame Dorvillé*), vous madame, j'espère que vous serez plus raisonnable, et que vous conviendrez....

Mad. DORVILLE.

Moi, monsieur, je conviens de tout. Ce n'est point à mon âge que l'on se défend d'avoir eu une inclination. J'aimais monsieur, je ne l'aime plus, je vous aime, j'ai votre parole; et vous m'épouserez.

BOISFLOTTÉ.

L'enragée! eh! bien, puisque vous le prenez sur ce ton, mesdames, vous ne m'aurez ni l'une ni l'autre. Que ces messieurs vous épousent.

DUBREUIL.

Non, mon neveu. Nous nous souvenons de ce que vous nous avez dit: je suis trop vieux.

AUGUSTE.

Et moi, je suis trop jeune.

GERVAIS.

Monsieur, je crois qu'ils vous rendent la monnaie de votre pièce.

BOISFLOTTÉ.

Je vois ce que c'est, mesdames, la plaisanterie est un peu forte!

Mad. SURVILLE.

Air: Il me faudra quitter l'empire.

De ces messieurs, sans nous connaître,
Vous aviez condamné l'amour;
Nous avons voulu vous soumettre,
Vous enchaîner à votre tour:

Ah! ne nous gardez point rancune,
Que notre tort soit oublié:
Si vous n'avez l'amour d'aucune,
Des deux vous aurez l'amitié.

BOISFLOTTÉ.

Je conviens que le tour est ingénieux ; mais il n'est
pas de votre invention, mesdames... J'ai lu ça quelque
part ; et je vous répondrai comme l'homme de la fable :

Je vous rends, en ce jour, mille graces, les belles,

Qui m'avez si bien tondu :

J'ai plus gagné que perdu ;

Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon

Je vécusse, et non à la mienne.

Il n'est tête chauve qui tienne :

Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

BOISFLOTTÉ.

Si de mon atrore

Je n'ai plus les feux,

Je suis loin encore

De passer pour vieux ;

Et, selon mes goûts,

Je puis, changeant de ton, d'usages,

Rire avec les fous,

Parler raison avec les sages :

Par ces avantages,

L'homme à cinquante ans

Est de tous les âges,

Est de tous les tems.

Mad. DORVILLÉ.

La beauté, la grace

Sont des biens si doux,

Faut-il que ça passe

Long-tems avant nous !

Mais par la bonté,

On s'assure encor des hommages.

Mais par la gaité,

On déride les vieux, les sages :

De joyeux visages

Sous des cheveux blancs

Sont de tous les âges,

Sont de tous les tems.

GERVAIS.

Ce roi qu'à la ronde

Nous chantons d'accord,

En venant au monde

But un rouga bord.

De tous les Henris
S'il fut le meilleur, le plus sage,
Eh! Ventre-saint-gris!
Au vin il dut cet avantage;
Car de ce breuvage
Les sucres bienfaisans
Sont bons à tout âge,
Sont bons en tout tems.

DUBREUIL.

Si la soixantaine
Chasse les desirs,
Pourtant notre chaîne
Aura ses plaisirs.
Jeune, de l'amour
Jé fis l'heureux apprentissage,
Et, sur le retour,
L'amitié sera mon partage :
De ce lien sage
Les doux sentimens
Sont de tous les âges ;
L'amour n'a qu'un tems.

AUGUSTE.

On peut à la ronde
Troubler l'univers,
Dévaster le monde,
Lui donner des fers ;
Mais on oublia
Tant de succès, tant de carnages,
Et l'on bénira
Ceux qui réparent ces ravages ;
Car les princes sages,
Les rois bienfaisans
Sont de tous les âges,
Sont de tous les tems.

Mad. SURVILLE, *au public.*

Du bon La Fontaine
Les avis prudens
Instruisent sans peine
Les plus grands enfans :
Aussi nos auteurs
Ont-ils puisé dans ses ouvrages
Leurs traits les meilleurs,
Pour s'assurer plus de suffrages ;
Car ses fables sages,
Ses contes piquans
Sont de tous les âges,
Sont de tous les tems.

20 JY 65